

**VARIA TURCICA
XIX**

**MÉLANGES
OFFERTS À LOUIS BAZIN**

par ses disciples, collègues et amis

**édités par Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT et Rémy DOR
avec le concours de Frédéric HITZEL et Aksel TIBET**

**et publiés par
l'Institut Français d'Études Anatoliennes d'Istanbul**

**Éditions L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris**

PRÉSENTATION

C'est une tâche bien agréable, et pour l'ancien et pour le présent directeurs de l'Institut Français d'Études Anatoliennes de présenter ces Mélanges offerts en hommage au professeur Louis Bazin, le maître et l'ami. Tâche aisée ? Peut-être pas, tant sont divers les auteurs et variés les sujets abordés. Et encore, par la force des choses, n'avons-nous ici qu'un brillant échantillon, car nous savons combien sont nombreux ceux qui, pour de très valables raisons, n'ont pu figurer dans ce volume ; néanmoins l'origine nationale des auteurs révèle une belle palette : française, certes, mais aussi turque, américaine, allemande, autrichienne, hongroise, polonaise, russe, grecque, iranienne, chinoise, japonaise ; cela confirme, s'il en était besoin, l'influence internationale de Louis Bazin.

La belle diversité des sujets traités nous oblige, dans cette succincte présentation, à des regroupements toujours discutables, mais qui aideront à se retrouver dans les trente-neuf contributions présentées. Sept groupes comprenant des nombres de papiers naturellement différents, peuvent être distingués.

Sept contributions sont des études posant essentiellement des problèmes de reconstitution et d'interprétation où l'intérêt est d'abord linguistique et de méthode. L'ouvrage s'ouvre sur toutes les péripéties liées au déchiffrement d'un "couplet" sino-turc qui laisse parfois le non-spécialiste. Je gage que Louis Bazin, qui s'est autrefois lui-même attelé au rébus, n'est pas resté insensible à la facétie de tel auteur suggérant, qu'en définitive, le texte pourrait bien être rédigé en accadien ou en eskimau ! Emprunt aussi de nostalgie, ce rappel de quelques textes de tradition orale Yörük et Tahtacı, recueillis autrefois avec Louis Bazin : la fable des "Trois pals" est de la meilleure mouture.

Le propos prend de l'ampleur avec l'interprétation du chapitre 14 du manuscrit de Hami, du *Maitrisimit*, texte ouïgour, avec le cheminement

des différents dérivés du verbe "olmak", ainsi qu'avec les intéressantes remarques sur la transcription du turc en caractères arabes. Pourtant, cette écriture a créé, vis-à-vis de l'évolution phonétique du turc, un état conservateur qui a pu être critiqué et dépassé grâce à l'étude comparative de textes en caractères non-arabes : ainsi se poursuit, sur cette base méthodologique, la reconstitution du vrai visage phonétique des textes turcs. C'est enfin à une véritable critique de sources historiques qu'on nous convie à travers la confrontation entre les ordres originaux de la Porte et leur enregistrement sur trois exemples précis du milieu du XVI^e siècle. Il en ressort que les deux documents sont des copies également imparfaites qui se complètent sur bien des points, et qu'il est donc nécessaire, si l'opportunité archivistique s'en présente, de consulter les deux types de documents, originaux et *mühimme*, pour obtenir une information satisfaisante.

Il est naturel que huit articles soient consacrés aux questions de diffusion et d'influence de la langue turque, puisque la grammaire est une des voies privilégiées de la diffusion de la langue. À cet égard, deux papiers tracent pour la France le chemin difficile qui mène des premiers essais de grammaire turque aux XVI^e et XVII^e siècles, à celle de Jean Deny, juste avant la réforme de l'alphabet, et surtout à celle de Louis Bazin, en 1968, monument scientifique précieux, aujourd'hui indispensable à toute connaissance du turc. Quant aux innombrables cheminements historiques de cette langue, nous apprenons sur la base de l'expression "Tork-o tadjik", les avatars signifiants du mot tadjik jusqu'à la conquête de l'Iran ; nous suivons les scrupules de ce traducteur qui, en Pologne au XVI^e siècle, fait passer en kiptchak un *Credo* rédigé en arménien ; nous constatons en Grèce au beau milieu du XX^e siècle, non sans quelque étonnement, la résurgence de turquismes dans le monde des "Ré-

bêtes" : le "mangas" vante ses vertus viriles dans un vocabulaire emprunté au turc ; on constate, chez les Turcs de Kaboul, arrivés surtout dans les années 1950, une certaine résistance des clichés ethniques de départ, mais aussi, devant la dégradation des facteurs identitaires, la plus grande résistance de la turcophonie, sans que pour autant l'auteur considère comme opérationnel le concept de "groupe ethno-linguistique" ; sur la base d'une enquête concernant deux jeunes Kirghizes immergés dans un milieu turc (à Van), l'auteur conclut que le degré de scolarisation influe fort peu sur les modifications du système phonique de référence et que les sujets ont subi une imprégnation turque qui affecte leur prononciation kirghize ; enfin, l'on nous rappelle l'importance des liens entre politique et langage, notamment à travers les péripéties relatives à la volonté plus ou moins affirmée de simplification et de purification de la langue (*öz türkçe*).

Les deux contributions concernant des problèmes de calendriers nous plongent également au cœur des recherches fondamentales de Louis Bazin, désormais plus aisément accessibles depuis la parution de son beau livre sur *Les systèmes chronologiques dans le monde turc ancien* (Akadémiai Kiado/Budapest, Ed. du CNRS/Paris, 1991, 571 pages). La première présente quelques commentaires sur trois fragments rétablis du calendrier manichéen ouïgour, et l'autre souligne, chez les musulmans turcophones du Turkestan oriental, la résistance jusqu'à nos jours du calendrier des Douze Animaux, avec toutefois, à partir de la deuxième décennie du XVI^e siècle, une avance de quatre ans sur le calendrier chinois, peu commode à expliquer ; l'auteur propose une hypothèse tout en notant que l'utilisation conjointe du calendrier islamique rend cette déviation sans véritable conséquence.

Viennent une série d'études proprement historiques, soit sur la base de matériel archéologique, soit sur la base de documents écrits, et où l'épigraphie prend bonne place.

Trois études de type archéologique, au sens large, sont présentées. Celle concernant les deux reliefs mythologiques d'Erzurum tient de ces analyses fines et minutieuses qui ne sauraient être résumées : frappante est toutefois cette dialectique du dragon, à la fois céleste et souterrain, qui nous ramène à la Chine et au calendrier des Douze animaux ; délicate également cette re-

constitution historique à partir d'un poème érotique rédigé en persan sur un bol de céramique du XIII^e siècle : se développe alors la vie de la poétesse Mahsati Ganjavi, enfant de l'Iraq persan, héroïne d'un roman d'amour, épouse d'un saint homme, merveilleuse observatrice des artisans et commerçants du bazar ; quant aux volumineuses investigations archéologiques dans le Gorjân, elles passionneront certainement les initiés, mais elles ne peuvent que réduire à un silence approbateur le non-spécialiste.

Cinq contributions débouchent sur une analyse d'histoire socio-religieuse. Une piste de recherche nous est proposée à travers la présentation de six groupes en fonction des titres et grades de la structure sociale du khanat de Khiva. Le Mont Ida de Bithynie nous laissera-t-il percer le mystère de la "nymphé blonde", une des figures légendaires les plus riches d'Anatolie et qui déborde largement la communauté alevi ; serait-elle la fille cachée d'Ali, née du souffle de Dieu ? Et les trois pattes de l'oie, associée à ce mystère, ne signifient-elles pas la Trinité Allah-Mahomet-Ali ? L'éternel retour des cycles agricoles, pastoraux et humains commandent ces fêtes du renouveau tout imprégnées de culture religieuse et dont certaines fleurent le vieux Canton.

L'hérétique Fazlullah, fondateur de l'hurufisme, propage une doctrine qui est un panthéisme sous sa forme mystique et une sorte de divinisation de l'homme : répandu d'abord en Azerbaïdjan et en Asie centrale, l'hurufisme s'intègre ensuite au Bektachisme et se répand en Anatolie et en Roumélie. Lié aux grands mouvements socio-religieux des XIV^e et XV^e siècles, il pénétrera jusque dans le palais du Sultan ; il sera aussi le promoteur de la moustache, qui fait apparaître sur le visage de l'homme le nom de la divinité. D'autre part, la présentation d'un document inédit sur les *tekke kâdiri*, montre l'extraordinaire expansion géographique de ces couvents dans l'Empire ottoman et le monde musulman : de l'Égypte à la CEI, de la Bosnie-Herzégovine à l'Inde, de la Tunisie au Yémen et à la Syrie.

Il est bien naturel que l'histoire de l'Empire ottoman et de la Turquie ait une bonne place dans ces Mélanges, car Louis Bazin, même s'il s'en défend, ouvre, par nombre de ses travaux, des voies favorisant la compréhension de l'histoire. Sur les onze contributions cherchant à

éclairer quelques points de cette histoire, six nous mènent du IV^e au XVI^e siècles et cinq couvrent les XIX^e et XX^e siècles.

On peut, en effet, se demander pourquoi, en plus de Byzas et Constantin, avoir inventé un troisième fondateur de Constantinople : Yanko bin Madyan. Partant de la première apparition du mythe turc au milieu du XV^e siècle, l'auteur, à travers une solide analyse de textes, montre comment nombre d'écrivains inconnus, en cherchant un fondateur maudit, ont inventé Yanko bin Madyan, sur la base d'une erreur de lecture parfaitement intentionnelle. Quelques repères chronologiques nous sont donnés à travers une esquisse de l'évolution ethnique en Asie occidentale au XIII^e siècle. Un bon exemple nous est fourni du caractère complémentaire de l'épigraphie, pour un discours historique valable, par le commentaire d'inscriptions de titulatures des derniers Seldjoukides et des premiers Ottomans. Vanité et vénalité de souverains qui cherchent à tirer profit de la possession d'un cadavre princier : le récit du macabre trafic qui suit la mort du prince Djem ne manque pas d'humour noir : après Charles VIII et Frédéric V de Naples, c'est finalement le Sultan Bajazet qui récupère le corps, ignorant sans doute, en retard d'une géopolitique, qu'il ne s'agissait plus que d'un fantôme. L'ambition et l'appât de la fortune est aussi au cœur de l'histoire que nous révèle l'étude de trois lettres de Ferhâd Paşa sur la fin de 'Alî Beg, beylerbey de la Zû-l-ğadriyye en 1522. Après avoir convaincu Soliman de la culpabilité d'Alî Beg, Ferhâd Paşa élimine sur ordre son vieil ennemi et ses trois fils ; ayant commis l'imprudence de s'emparer de ses biens, il entre en semi-disgrâce, puis est finalement exécuté. Typique d'un certain haut personnel politique, l'attitude de Ferhâd Paşa ne doit pas cependant être généralisée : sa déconfiture vient au moment où monte en puissance le grand-vizir İbrâhîm Paşa et où l'autorité centrale s'affermir sur les provinces. Enfin, ici, c'est la pesanteur ethno-linguistique qui fait la différence : la comparaison des biographies existantes de Maḥmûd Paşa, grand-vizir de Mehmet le Conquérant, partagées entre la "turcologie" et la "balkanologie" en apporte une preuve concrète. Mis à mort dans des conditions suspectes dans la tradition turcologique, il s'avère, à travers la version occidentale, que Maḥmûd Paşa négociait la vente à Venise d'une partie de la flotte ottomane, discussion à

risque, s'il en fut. On attend désormais le véritable historien de Maḥmûd.

Cinq contributions évoquent l'histoire contemporaine des régions turcophones. L'une plaide pour une étude approfondie de la vie et de l'influence de Ali Mardan Topçubaşı, partagé entre deux langues, l'azéri et le russe, trois pays, la Russie tsariste, l'Azerbaïdjan indépendant et la France de l'exil. Ayant mené la délégation azerbaïdjanaise indépendante à la Conférence de la Paix, Ali Mardan Topçubaşı plonge au cœur de la refonte intellectuelle des musulmans de Russie. Des sources multiples rendent possibles et souhaitables des recherches approfondies sur cet acteur essentiel de l'histoire récente de l'Azerbaïdjan.

Les quatre autres papiers nous ramènent à l'Empire ottoman et à son ouverture à la modernité. Les militaires français à Istanbul ont constitué une voie de pénétration des idées révolutionnaires, dans le cadre de la modernisation de l'armée ottomane, surtout dans la dernière décennie du XVIII^e siècle. Invités à enseigner à l'école navale et à l'école du génie, ces spécialistes ont pu, à travers maintes péripéties (accueil chaleureux, surveillance, expulsion), répandre quelques bribes de la culture des Lumières et des idées révolutionnaires, ainsi qu'en témoignent les écrits de l'ingénieur Seyyid Mustafa. Mais la diffusion plus massive des idées issues de la Révolution française sera pour un peu plus tard.

Il n'est toujours pas aisé de répondre à la question de savoir si les Jeunes-Turcs ont été soutenus sans réticence par les Juifs après la révolution de 1908. Le Grand Rabbin Haim Nahum a grandement contribué à un appui sans défaillance à Istanbul, mais ce ne fut pas forcément le cas ailleurs. Les réformes communautaires issues de ces événements furent très timides.

Deux approches de relations extérieures complètent les contributions d'ordre politique. Sous l'Empire ottoman se trouve posée une question originale, relative à la vision que peut en avoir l'Extrême-Orient au début du XX^e siècle d'après le récit du voyageur Abdürreşid İbrahim. Cela dépend bien sûr des interlocuteurs, mais s'entrecroisent, sympathie pour la révolution jeune-turque, regrets pour la déposition du sultan-calife. Les consulats ottomans dans la région sont abandonnés, faute de moyens : non

seulement l'Empire ottoman n'est plus un modèle, mais certains de ses sujets regardent vers le Japon qui montre la voie de l'indépendance et du développement. Au temps de la République, nous sont rappelées, avec une touche personnelle et sentimentale, les prémices, très étudiées, de la guerre froide en Turquie.

Trois papiers enfin parlent littérature. Ainsi, les emprunts turcs en russe littéraire sont beaucoup plus tamisés que dans le langage parlé : c'est que le russe littéraire s'est réorienté vers des emprunts occidentaux et est même plus victime de l'idéologie que le français. Comme l'auteur pense qu'il n'y a rien à attendre des slavissants, qui "suivent" les Russes, le seul espoir de voir réintégrer dans le russe littéraire des mots chassés d'origine turque est désormais entre les mains des turcologues.

La littérature turque contemporaine campe souvent des personnages juifs dont quelques-uns sont ici évoqués : chez Nâzım Hikmet, le personnage historique complètement réinventé, Torlak Kemal, le capital financier personnifié avec Mardanapal et Raşel, le rêve possible d'un bonheur impossible. Les femmes juives des années 1950, comme Esther, Roza, Sarah, héroïnes de plusieurs nouvelles, et considérées comme les

seules initiatrices possibles aux choses de l'amour. D'autres personnages juifs sont évoqués, notamment des émigrés en Israël. Citons enfin le Moïse de *Üç İstanbul*, grand cœur devenu crapule par la guerre et l'enrichissement facile. L'influence de Sait Faik y est évoquée, mais un papier étudie particulièrement les Grecs dans les nouvelles de cet auteur. Le retour des minorités, et notamment des Grecs, dans la littérature turque montre qu'une étape est franchie et une page tournée. Sans doute les raisons sont-elles multiples de sa prédilection pour les Grecs : une grande indulgence pour les faibles, sa familiarité avec le monde des pêcheurs et artisans grecs, son homosexualité aussi. Mais le message est clair d'amitié, de fraternité, d'universalité.

Telle est la gerbe de travaux qui tous se situent dans les secteurs qui furent et demeurent les préoccupations scientifiques de Louis Bazin. Ses disciples, collègues et amis formulent de ce fait le vœu qu'il poursuive bien entendu son œuvre, restant ainsi pour tous le savant, le guide et l'humaniste, ce dont nous voulons ici tout simplement le remercier.

Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT

Jacques THOBIE

THE HUNNIC (HSIUNG-NU) COUPLET IN CHIN-SHU

As is known in the circles of Turkic and Altaic studies, in *Chin-shu*, the Chinese history of the Chin dynasty, there occurs a Hunnic (Hsiung-nu) couplet or sentence mentioned in connection with an event which took place in Lo-yang in 329 A.D. The passage at the end of which the Hunnic text is given with an accompanying word-for-word Chinese translation was first published by Shiratori¹. It reads as follows :

Der König Shi Lo stammte aus einer Familie der Hiung-nu Hoh. Als er einst im Begriff war, mit dem feindlichen König Liu Yao Krieg zu führen, warnten ihn alle seine Vasallen, indem sie behaupteten, dass der Krieg für ihn unglücklich enden würde. Shi Lo fragte den Priester Fo-t'u-teng, welcher im Jahre 310 n. Chr. aus Indien nach der damaligen Hauptstadt Chinas Lo-yang gekommen war und bei Shi Lo in grosser Achtung stand, wie man es mit dem Krieg halten solle. Da schwang der Priester eine ringförmige Schelle und deutete ihren Klang :

秀支 替炭岡 僕谷 劬秃當

siu-k'i t'i-li-kang puh-koh k'ü-t'u-tang

Dieses *siu-k'i* bedeutet auf hohisch "Armee", *t'i-li-kang* "ausziehen", *puh-koh* ist der Rang des Liu Yao und *k'ü-t'u-tang* bedeutet "gefangen nehmen". Aus dem Ganzen ergibt sich also der folgende Sinn: Wenn man (in dem Krieg) auszieht, so kann man Liu Yao gefangen nehmen².

Shiratori was the first scholar who attempted to interpret this short Hsiung-nu text in terms of Turkic. He identified *siu-k'i* as Old Turkic *sön-gülš* "fight", *t'i-li-kang* as Chagatay *tolgan-* "to move around, circle", *puh-koh* as Old Turkic *bö-dig* "the throne (acc.)", *kü-* as Old Turkic *kop* "wholly, completely" and *t'u-tang* as Common Turkic *tut-* "to catch, seize".

It goes without saying that all these identifications with the exception of *t'u-tang* = *tut-* are wrong.

Ramstedt who became interested in this Hsiung-nu text interpreted the individual words in it as follows³ :

1 *siu-k'i* = OT *sükä* (*sü* "fighting army, fight", *-kä* dative suffix) ;

2 *t'i-li-kang* or *t'ai-li-kang* = *tal'iqān* or *tal'iqān* (= OT *tašiqān*) "go out!" ;

3 *puh-koh* = OT *bülgü* "wise" used as the title of the rival leader) or *ügä* (an Old Turkic high rank) ;

4 *kü-* = OT *-g* (accusative suffix belonging to the previous word) ;

5 *t'u-tang* = the imperative form of Turkic *tut-* "to seize, capture".

Under the light of these identifications, Ramstedt's interpretation of the Hunnic couplet can be given as follows :

sükä tal'iqān (or *tal'iqān*) "zieh aus zum Krieg" und
bülgü (or *ügä*) *tutañ* "fange den Bülgü"

Ramstedt's interpretation of the second word of this Hunnic text as the imperative form

1) K. Shiratori, "Über die Sprache der Hiungnu und der Tunghu-Stämme", *Izvestija imperatorskoj akademii nauk*, T. XVII, N° 2 (1902), 01-032.

2) K. Shiratori, *op. cit.*, pp. 6-7.

3) G. J. Ramstedt, "Zur Frage nach der Stellung des tschuwassischen", *JSFOu*, XXXVIII. 1 (1922), p. 31.

of **tal'iq-*, i.e., the older form of OT *tašiq-* "to go out", is a very important discovery. According to him, the Ho language, i.e., the Hunnic dialect in which this couplet had been uttered was very close to Old Turkic, but obviously it was an /l/ language like present-day Chuvash. Ramstedt who was understandably happy to find an older form with /l/ of OT *tašiq-* in this text dating from the first half of the 4th century pointed out that the time gap between Hunnic **talīq-* and Old Turkic *tašiq-* was long enough for the occurrence of the sound change **l' > š* he assumed for Turkic.

The first attempt to interpret the Hunnic text after the appearance of Karlgren's dictionary was made by the well-known French Turkologist Louis Bazin⁴. Bazin first gave the ancient pronunciations of the 10 Chinese characters transcribing the Hunnic couplet. They read :

siōg t̃ēg t'iei liād kâng b'uok kuk g'lu t'uk tâng

Bazin interpreted this text as follows:

sūg t̃āgti idqañ "envoyez l'armée à l'attaque,
boquγīγ tutqañ capturez le commandant !"

As is seen, Bazin's interpretation is quite different from that of Ramstedt's. According to Bazin :

1 the first sign represents **sūg*, i.e., a word which is identical with the accusative form of Old Turkic *sū* "army" ;

2 the second and third signs stand for **t̃āgti* "attack", a hypothetical deverbal noun in *-ti* derived from OT *tāg-* "to attack" ;

3 the fourth and fifth signs should be read and understood as **idqañ*, an older (Proto-Turkic) 2. p. plural imperative form in **-qañ* of the verb *id-* "to send" ;

4 the sixth, seventh and eighth signs represent **boquγīγ*, the accusative form of the title **boquγ* meaning "leader" ;

5 finally, the last two signs transcribe **tuqtañ* which is the metathetical form of an original **tutgañ*, i.e., the older imperative form in *-qañ* of the verb *tut-* "to capture".

Prof. Gabain who reviewed Bazin's interpretation criticised his views as follows⁵ :

1 According to the Chinese translation, not only the first sign, but the first two signs mean

"army" ;

2 The suffix *-ti* forming nouns from verbs is a comparatively new suffix in Turkic ;

3 According to the Chinese translation, not only the fourth and fifth signs, but the third, fourth and fifth signs mean "to go out" ;

4 The older form of the Old Turkic 2. p. plural imperative suffix *-tāñ/ -añ* could not be **-qañ* ;

5 Bazin's interpretation of the second line as **boquγīγ tutgañ* is based on the assumption that here we have two metathetical forms (i.e., *-γī* instead of *-īγ*, and **tuqtañ* instead of *tutqañ*) which is unlikely.

After criticising Bazin in this way, Prof. Gabain herself made an attempt to interpret the Hunnic couplet. Gabain's interpretation is, "mit starkem Zweifel am letzten Wort", as follows :

sārig iltiqañ "Du wirst das Heer herausführen",

buγuγ kōtürkāñ "du wirst den 'Hirsch' entführen".

As is seen, Gabain reads the first two signs meaning "army" as **sārig*. She maintains that this could be a dialect form of Old Turkic *čārig*. In other words, she believes that a sound change *č- > s-* similar to the change in Sagay and Koibal might have taken place in this particular dialect of Hunnic. It goes without saying that such a view can hardly be accepted ; for the sound change *č- > s-* in Khakas (and Bashkir) is only a recent development in Turkic. To think that the same change might have occurred also in Proto-Turkic times would be anachronistic.

Gabain accepts Ramstedt's interpretation of the third, fourth and fifth signs with the only difference that she sees here a verbal stem **ilti-*, i.e., the causative form of a hypothetical **ilti-*, instead of Ramstedt's **talīq-* or **tīliq-* (= OT *tašiq-*). She thinks that what we have here is not an intensive stem in *-q-* as in OT *tašiq-* (< *taš + i-* *q-*), but a causative stem in *-t-* as in **tašit-* (< *taš + i-* "herausgehen"). It should be said that this is not very convincing, because OT *tašiq-* is a direct derivative in *+iq-* derived from the noun *taš* "outside, exterior", but not an intensive stem in *-q-* derived from a hypothetical **taš + i-*.

Finally, Gabain's interpretation of the eighth, ninth and tenth signs as **kōtürkāñ*, i.e., a metathetical form of an original **kōtürkāñ* "du

4) Louis Bazin, "Un texte proto-turc du IV^e siècle : le distique Hiong-nou du 'Tsin-chou'", *Oriens*, 1 (1948), pp. 208-219.

5) Annemarie von Gabain, *Besprechungen* (review of Bazin), *Der Islam*, 29 (1950), pp. 244-246.

wirst entführen" is indeed very doubtful, as she herself admits. In connection with this, it must be emphasized that OT *kötür-* means "to raise lift", not "to capture, seize".

Benzing who took the Hunnic text in hand after Gabain did not attempt to read and interpret it, but he contented himself with summarizing Ramstedt's, Bazin's and Gabain's readings and interpretations⁶. Nevertheless, Benzing could not himself take away from stating that the two words of the Hunnic text could be identified rather safely: *t'uk-tâng* clearly represents **tuqta-* "festhalten" which is identical with Mo. *toqta-* "anhalten" and OT *tut-* "halten" (for the sound correspondence, cf. Mo. *aqta* "Wallach" = OT *at* "Pferd"); *siôg* (*tiég* ?) might belong to OT *sū* "army", but whether the text is in Turkic, or Mongolian, or Tungus could be understood only after an elegant interpretation of the remaining words⁷.

Benzing's reading of the signs *t'uk-tâng* as **tuqta-* and his equating this verb with Mo. *toqta-* (better *to-γta-*) and Turkic *tut-* is very interesting. This view of Benzing, however, has been criticised rather severely by Clauson⁸. According to Clauson, "Mo. *toqta-* means not 'to grasp' but 'to be immobile, fixed, still, permanent; to decide, settle a matter'. Furthermore, Clauson claimed that the equation Mo. *aqta* "gelding" = Trk. *at* "horse" could not be correct, since "Mo. *aqta* is not old Mongolian at all, it is a 13th century loan word, from Persian *axta*, the Past Passive Participle of *axtan* 'to geld'".

The Hunnic couplet in *Chin-shu* has recently been touched by Ligeti, Pulleyblank and Doerfer. As is known, Ligeti, the eminent Hungarian scholar, has always been sceptical about the Hsiung-nus being the ancestors of Turks. He rather believed that the Hsiung-nu were the ancestors of Kets or Yenisei Ostyaks. Consequently, he stated that the so-called Hunnic text in *Chin-shu* was not in Turkic or Altaic, but it was in the Ho language as understood clearly from the passage⁹.

Pulleyblank who has recently dealt with the problem of the identification of the Hsiung-nu and their language also touched the problem of the language of the so-called "Hsiung-nu couplet"¹⁰. On the several attempts made to interpret this couplet Pulleyblank commented as follows:

On the supposition that the Hsiung-nu spoke Turkish a number of attempts have been made to interpret the couplet in terms of Turkish (in recent times we may note the attempts of Ramstedt 1922, Bazin 1948, and Gabain 1949). None of these interpretations can be considered very successful since all do more or less violence to the phonetic values of the Chinese characters and to the explanation given in the accompanying Chinese text¹¹.

He then gave the ancient pronunciations of the Chinese characters used in the transcription of the Hsiung-nu couplet. Pulleyblank's reconstruction of the Hsiung-nu text is as follows:

秀支	替戾岡
<i>sūx-kēh</i>	<i>θe(t)s-let/le(t)s-kañ</i>
"army"	"go out"
僕谷	劬禿當
<i>buk-kok/(g)δōk</i>	<i>gōh-thok/θok-tañ</i>
"Liu Yao's rank"	"capture"

Pulleyblank did not attempt to add to the list of suggested reconstructions, at least for the present. But he nevertheless remarked that *-ñ* was a common verbal ending in Yenisseian, especially in Kottish, thus implying that the Hsiung-nu of the Chinese sources spoke a language of the Yenisei family, i.e., not early Turkic or any form of Altaic.

In the same year, Doerfer, after reproducing Ramstedt's, Bazin's and Gabain's interpretations which differ greatly from one another, ironically claimed that the so-called Hunnic text could even be read and interpreted in terms of Akkadian (and he actually did this)¹². Most re-

6) Johannes Benzing, "Das Hunnische. Donaubolgarische und Wolgabulgarische". *Fundamenta* 1 (1959), pp. 685-695.

7) J. Benzing, *op. cit.*, p. 687.

8) Gerard Clauson, "Turk, Mongol, Tungus". *Asia Major*, VIII (1962), p. 107, note 2.

9) L. Ligeti, "À propos des éléments 'altaïques' de la langue hongroise". *Acta Linguistica*, XI (1960), p. 23.

10) E. G. Pulleyblank, "The consonantal system of Old Chinese: Part II, Appendix: The Hsiung-nu Language". *Asia Major*, IX (1963), pp. 239-265.

11) Pulleyblank, *op. cit.*, p. 264.

12) Gerhard Doerfer, *Türkische und mongolische Elemente im Neupersischen*, I (1963), p. 96.

cently, in his long article dealing with the language of the Huns, Doerfer has maintained the same negative and ironic attitude and claimed that the so-called Hunnic text might even be read in the Eskimo language!¹³

After this rather long introduction, I now would like to offer my interpretation of the Hunnic couplet in *Chin-shu* dating from the 4th century. As will be seen, my interpretation is mostly identical with that of Ramstedt (the first line and the last word of the second line). I also partly agree with Bazin on his interpretation of the rival Hsiung-nu leader's title. Here is my interpretation:

1 秀支 Karlgren *siōg t̄iēg*, Pulleyblank *sūx kēh* "army". The first sign is in all probability nothing but the Old Turkic word for "army", i.e., *sū* as Ramstedt, Bazin and Benzing rightfully assumed. The diphthong *iō* in Karlgren's reconstruction and the long *ū* in Pulleyblank's transcription suggest that OT *sū* had a long *ū*. As a matter of fact, OT *sū* is spelt *sūū* in some Uighur texts. Therefore it is very probable that this word had a long *ū*.

As for the second sign, Karlgren's and Pulleyblank's reconstructions of this sign are quite different from one another. If Pulleyblank's reconstruction is correct we may then assume that the first two signs meaning "army" stand for an original **sūkā*, i.e., the dative form of OT *sū*. The reconstruction of the first two signs as **sū-kā* "to the army (on campaign)" fits the reconstruction of the following three signs (see below).

2 替戾岡 Karlgren *r̄iei liəd kâng*, Pulleyblank *θe(t)s-let/le(t)s-kañ* "go out". As I have already mentioned, Ramstedt reconstructed these three signs as **tal'iqāñ* or **tal'iqañ* and regarded this as the older form in /l/ of OT *tašiqāñ* "go out!" (2nd person plural imperative of OT *tašiq-* "to go out"). I completely agree with Ramstedt on this very interesting and rightly assumption of his. Only, I am of the opinion that the second form suggested by Ramstedt, i.e., *tal'iqañ* fits better the ancient phonetic value of the fifth sign: *kâng* = *-qañ*. It is also very probable that the Hunnic or Proto-Turkic word underlying these three signs is not **tal'iqañ*, but **tīliqañ*. Thus, the first line reads as follows: *sūkā tal'iqañ*

(or **tīliqañ*) "Go out against the army (on campaign)!".

Here it should be reminded that OT *sū* "army" was also used with the meaning "an army (on a campaign)", or directly "fight, battle, war". Observe the following example: *q(a)n sūkā b(a)rmīš y(a)γīγ s(a)nēmīš* "A khan went to the army (i.e., in war) and routed the enemy" (*Irk Bitig*, XXXIV).

3 僕谷 Karlgren *b'uok kuk*, Pulleyblank *buk-kok/(g)δōk* "Liu Yao's rank".

Ramstedt assumed that the underlying word here could be OT *būgū* "wise". Gabain thought that OT *buγu* "male deer, stag" plus the accusative suffix *-γ* i.e., *buγuγ* would make a better reconstruction for the signs *b'uok-kuk*.

Bazin who read this title **boquγ* put forward an entirely different theory. According to him, this title which occurs together with the OT title *tutuq* "military governor" in the Bilgä Kagan inscription (southern side, line 10) could be the prototype of the Old Ottoman title *boγ* "commander": **boquγ* > **boγuγ* > **bo'uγ* > **bōγ* > *boγ*¹⁴.

Putting aside the discussion of the possibility of such a phonetic development for the time being, it should be noted that the signs *b'uok-kuk* in the Hsiung-nu couplet might have been underlying an old title like **boquq* or *bōquq*, a form which actually occurs in the sources related to Old Turkic: *بوقوق خان*, *boquq xan* in Juwainī, *buγuγ* in the phrase *tāñrikāñ uyγur buγuγ xan* in *Thomsensfestschrift*, *Borur Qan* in Chav.-Pell., *JA* 1913, 197 (*Türkische Turfan-Texte II*, p. 413).

Under the light of the discussion above, I read the first two signs of the second line as **boquq* or **bōquq*, thinking that only a form like **bōq* could be the prototype of Old Ottoman *boγ* (cf. OT *āq* > Old Ottoman *aγ*. Az. *aγ*, etc.). The element *-uq* in **bōquq* can best be explained as a diminutive or endearment suffix (cf. Uig. *ögük* "Mütterchen").

4 劬秃当 Karlgren *giu r'uk tāng*, Pulleyblank *gōh-thok/θok-tañ* "capture".

The first sign can be reconstructed as **-γī*, i.e., the Hunnic (Proto-Turkic) accusative suffix corresponding to the Old Turkic accusative suffix *-(i)γ*. As is known, the Old Turkic accusative

13) Gerhard Doerfer, "Zur Sprache der Hunnen", *CAJ*, XVII (1973), pp. 1-50 (his remarks on the Hunnic couplet: p. 4).

14) L. Bazin, *op. cit.*, p. 211. For the pronunciation of Old Ottoman *boγ* with /o/ see Redhouse and Ş. Sami, and for its use synonymously with *baş* "head, leader, chief" see *Tarama Sözlüğü*.

suffix $-(i)\gamma$ goes back to an older $*-\gamma i$ which corresponds to Written Mongolian accusative suffix $-yi$ going back to an older $*-\gamma i/-gi$. The suffix $*-\gamma i/-gi$ with a short narrow vowel in final position could easily develop into a form like $-\gamma/-g$ (i.e., a form which is identical with the Old Turkic accusative suffix $-\gamma/-g$): *balīq-γā* / *balīq-γ* "the city".

The last two signs of the second line, i.e., *t'uk-tāng* in Karlgren's reconstruction, obviously stand for an original **tuqtañ* corresponding to Old Turkic *tutañ*. As is generally known, OT *tut-* has a dissyllabic variant *tuta-* (cf. MK *tut-* "to seize, capture", but *tutam* "a handful" / *tuta-m*, *tutaši* "continuously" / *tuta-š-i*, etc.). It is obvious

that Common Turkic *tut-* goes back to an older **tuta-*, and this, in its turn, probably to a still older **tuqta-* (cf. Turkic *bat-* "to go down, sink" = Mo. *baγta-* id.).

Thus, the second line of the Hunnic couplet in *Chin-shu* reads, in my opinion, as follows:

bōquq-γī tuqtañ "capture the Bokuk!"

My reconstruction of the whole couplet could then be given as follows:

sūkā talīqañ (or *tīlīqañ*), "Go out to the army (on campaign)

bōquqγī tuqtañ ! (and) capture the Bokuk !"

T. T.